

# Archives des douleurs avec l'espoir d'en sortir vivant

René Pélissier

p. 167-182

## Généralités et regroupement de plusieurs pays

On ne rendra jamais assez hommage à l'école tropicaliste de Lisbonne qui, sur le plan de la géographie, atteignit brièvement et tardivement, sous l'impulsion d'Orlando Ribeiro, un sommet, à ce jour inégalé. L'Império cultivait, avant lui, le regrettable paradoxe de se prétendre universel et multiséculaire sans avoir enfanté de géographes africanistes vraiment profonds et originaux. Dans un champ contigu, il convenait aussi de mettre en valeur l'œuvre de son épouse, Suzanne Daveau, qui l'épaula dans son travail et le soutint dans l'adversité. C'est ce que vient de faire l'une de ses disciples, Maria Fernanda Alegria, dans la biographie scientifique intitulée **Geografias de Suzanne Daveau**<sup>1</sup>. Scientifique, certes, mais aussi humaine puisque l'on retrace la vie et le parcours africaniste de la géographe sur le terrain (Cap-Vert, Mauritanie, Sénégal, Mali, Burkina Faso, Sierra Leone, etc.) depuis sa plus tendre enfance dans le quartier populaire parisien de Belleville-Ménilmontant avant-guerre, jusqu'aux enquêtes en Angola et dans les coins les plus reculés de la province portugaise. Les géographes sont en général des gens discrets épargnés ou plutôt oubliés par les projecteurs de la notoriété publique. Il est bon néanmoins que les meilleurs d'entre eux soient mis à l'honneur, non pas comme des vedettes de la chanson, mais au moins sur le même plan que certains historiens encombrants. C'est chose faite pour le couple Suzanne Daveau-Orlando Ribeiro.

Entrons maintenant dans le classique avec les huit volumes très illustrés, parus sous le titre générique de **Descolonização**<sup>2</sup>, diffusés par le Correio da Manhã, mais publiés par un éditeur plus traditionnel, Verso da História. Le lectorat visé, d'après nous, est le grand public apte à absorber des analyses multiples: 1.) la génération des lecteurs n'ayant pas connu le «fardeau» colonial; 2.) les «retornados» et leurs descendants le regrettant. D'où le mélange des orientations politiques exprimées. Les volumes ont de 144 à 128 p. Ils se répartissent ainsi selon leur titre respectif; **a) A vida nas colónias**, composé par des témoignages et des bribes de biographies d'anciens colons, avec des extraits d'études et de mises au point critiques sur l'Estado Novo. Le ton est à l'ouverture; **b) A luta pela libertação** aborde le poids de l'Ultramar dans les choix de Salazar, et l'évolution des militaires s'adaptant à une réalité locale éloignée de la propagande. Quelques éléments peu connus sur la précarité de la situation en Guinée et au Mozambique (1973-1974); l'attaque de Quitexe en mars 1961 vue par un enfant de dix ans; le nationalisme des colons, etc.; **c) A queda do Império** surprend : d'abord une étude historico-juridique de l'Império dans les décennies 1930-1960,

<sup>1</sup> Alegria, Maria Fernanda (ed. et auteure) et ses quatre collaborateurs (2015), **Geografias de Suzanne Daveau**, Lisboa, Centro de Estudos Geográficos, p. 183, très nombreuses photographies noir et blanc et couleur + autres illustrations (dessins, etc).

<sup>2</sup> Collectif (2015), **Descolonização**, Vila do Conde (Portugal), Verso da História, 8 vol. de pagination variable, nombreuses photographies, noir et blanc, sépia et couleur.

puis des tableaux chronologiques sur les événements marquants en Angola et en Guinée (1974-1975); **d) A solução-descolonizar** porte surtout sur les discussions des nouvelles autorités avec les partis nationalistes, et contient des témoignages sur les changements d'attitudes des Africains à l'égard des colons (Luanda, Moçâmedes), sur l'abandon des colons par les autorités et sur le début de leur exode; **e) Uma decisão difícil** traite surtout de la débandade et de l'échec du soulèvement des colons à Lourenço Marques, des pillages, de la *confusão* générale, de l'impuissance des autorités et des militaires; **f) Ponte Aérea**. Contrairement à ce qu'annonce le titre trop restrictif, nous ne comprenons pas le choix des thèmes traités: pont aérien et reportage sur une entrevista par un journaliste d'extrême droite, de Savimbi, à Jamba en 1988, puis fuite des colons par terre en 1975. Heureuse surprise: un texte très savant sur la sociologie des rapatriés au Portugal (officiellement 471.427 en 1981); **g) O regresso a Metrópole**. Même observation sur un extrait du livre consacré à un ex-militaire d'extrême droite, intitulé *O Puto*. Un autre extrait d'un livre sur la fuite de Moçâmedes de colons vers la Foz do Cunene, sa traversée et l'horreur de l'enlèvement de la caravane automobile dans le Namib namibien; **h) O drama da integração**: les problèmes des réfugiés dans une société métropolitaine en crise qui les accuse d'être d'incurables nostalgiques de l'Afrique «blanche». Vues contrastées (et parfois subtiles) sur le passé colonial d'un pays qui – inconsciemment ou non – se sent amputé. Notre supposition initiale persiste et déclenche une interrogation: à quoi cette série était-elle destinée? Probablement à élargir le nombre des lecteurs potentiels du périodique.

Inévitablement, l'on doit être plus rapide avec les rééditions de textes d'un auteur qui, quoi qu'on pense de ses objectifs, aura pris une initiative louable: la création d'une collection («Fim do Império») de livres d'anciens officiers ayant pris part à la *guerra colonial*. **Tempo africano**<sup>3</sup> en est à sa cinquième édition (restructurée), ce qui est un exploit pour un livre d'anciens combattants portugais. Il concerne les opérations dans les théâtres continentaux vus par l'A., des témoins/participants et divers commentateurs, tant officiers de carrière que du contingent. Avec un tirage de 300 exemplaires en 5<sup>ème</sup> édition (la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>ème</sup> datant de 1972 avec 3 000 + 3 500 ex. de 175 p.), c'est une affaire qui a de l'avenir à long terme, le nombre de pages étant passé à 368 pour 500 ex., puis à 508 pour 750 ex. et enfin à 366 p. pour 300 ex. L'A. est un judoka émérite qui compte soigneusement ses points.

Dans **Radiografia militar e os 4 DDDD?**<sup>4</sup> il reprend le texte d'un livre de 1975 à la diffusion restreinte puisqu'il fut saisi par le MFA que l'A. ne porte pas dans son cœur. Les 3 premiers D se rapportent aux objectifs affichés par le MFA qui renversa la marmite de l'Estado Novo: **a) Démocratie; b) Développement; c) Décolonisation**. L'A. y a ajouté son D personnel en 4<sup>ème</sup> position (Depois=Après). C'est dans les deux derniers D que l'on trouvera une variété de points de vue sur les PALOP, l'Índia et Macao. Rien sur Timor. C'est une sorte d'anthologie d'extraits de livres et de revues classés géographiquement. Il y a quelques éléments propres à actualiser notre René Pélissier, *La colonie du Minotaure* (1978), Orgeval, Editions Pélissier, 727 p. La section «Depois» est la plus riche, en raison de dépositions de militaires et d'anciens de la PIDE/DGS en Angola et Guinée. En filigrane, se dessine une défense des militaires de carrière.

Qui veut un texte plus universitaire sur la décolonisation doit lire **O adeus ao Império**<sup>5</sup>. C'est un conseil appuyé de notre part car il n'existe pas sur le marché un texte plus complet et probablement plus équilibré [avec la participation de treize A., dont deux Britanniques,

<sup>3</sup> Cunha, Manuel Barão da (ed. et auteur) (2016), **Tempo africano. Aquelas longas horas**, Linda-a-Velha, DG Edições, p. 366, dessins noir et blanc.

<sup>4</sup> Cunha, Manuel Barão da (ed. et auteur) (2015), **Radiografia militar e os 4 DDDD? Fim do Império, anverso e reverso?** Lisboa, Ancora Editora, p. 391, photographies noir et blanc.

<sup>5</sup> Rosas, Fernando & Machaqueiro, Mário & Oliveira, Pedro Aires (eds. et auteurs) (2015), **O adeus ao Império. 40 anos de descolonização portuguesa**, Lisboa, Nova Vega, p. 257, index.

tous historiens, sociologues, anthropologues ou politologues, confirmés dans les thèmes traités et une parcelle de l'Império (sauf l'Índia et Macao)]. Que dire de plus qui ne soit une banalité? C'est en lisant ce livre que le lecteur profane commencera à trouver quelques pistes qui lui donneront l'envie d'en savoir encore plus.

En tant qu'historien et bibliographe de sujets connexes sur trois PALOP et Timor, le seul regret que nous exprimerons est de trouver certaines notes insuffisantes pour que le débutant s'oriente dans une bibliographie surabondante. Faute de bibliographie récapitulative dans le volume, il pourra se croire en mesure d'aller tout seul plus loin que l'A. du chapitre qu'il vient de lire. Réflexion faite, c'est peut-être mieux ainsi: il ne se découragera pas d'emblée et peut-être deviendra-t-il lui-même à son tour un chercheur aussi savant que son initiateur.

Si une note personnelle n'est pas déplacée ici, nous avouerons avoir été fasciné par ce qui est écrit dans ce livre sur le Cap-Vert, São Tomé et Príncipe et Timor qui, faute d'anciens colons nombreux, n'ont pas été fouillés antérieurement avec autant de minutie que la décolonisation des PALOP continentaux. En résumé, un livre important car il donne une vision apaisée, post-révolutionnaire et, en fin de compte, plus crédible que les quelques brûlots polémiques qui se publient encore dans certains secteurs de l'édition internationale. 40 ans après coup, il était temps. Reste à en convaincre leurs auteurs présumés, en Afrique et ailleurs. Ce texte mériterait une traduction.

## Guiné-Bissau

**Guinea-Bissau. Micro-State to « Narco-State »**<sup>6</sup>. Que certains se rassurent: au train où vont les choses les « » du sous-titre tomberont bientôt. Dans son premier livre, l'éditeur survivant, Toby Green, alors en bicyclette, cherchait dans ce pays un «homme invisible». Maintenant, c'est tout un Etat que les politologues dans ce livre recherchent et ils s'enfoncent dans des débats universitaires sans fin sur le point de savoir s'il survivra dans des sociétés sans traditions étatiques longues. Plusieurs auteurs soutiennent que ces sociétés peuvent fonctionner sans ces simulacres d'institutions «modernes», héritées du pouvoir colonial. D'autres se sont ingéniés à s'inventer des ancêtres d'Etats (Ex: le Gabou) plus ou moins glorieux, répugnant à admettre que la seule loi qui régit les agissements de la plupart des caciques locaux – et de la majorité des hommes en général – est la recherche d'un profit personnel rapide. Cela dit, le livre comble une lacune pour les lecteurs qui voudraient obtenir en un seul volume des études sur l'ethnicité, les institutions coloniales et post-coloniales, les économies rurales, le pluralisme religieux, l'émigration, la diaspora, l'influence du tribalisme sur le système politique après 1998, le trafic de drogues importé (puis toléré goulument?) par les fantômes qui se sont succédé à Bissau depuis l'indépendance.

A ce titre, que l'on prenne en compte ou non les facteurs endogènes ou externes, l'ouvrage est le premier à creuser aussi profondément l'origine des malheurs du pays (avec ou sans Etat). Les plus malins ou les plus lucides ont déserté le navire pour émigrer, si faire se peut, dans les organisations internationales. Là au moins on est à l'abri. «Labourez, prenez de la peine» disait le vieux à ses enfants dans la fable de La Fontaine. Ils auront de quoi faire s'ils scrutent la remarquable bibliographie qui clôt l'ouvrage.

<sup>6</sup> Chabal, Patrick & Green, Toby (eds.) (2016), **Guinea-Bissau. Micro-State to «Narco-State»**, London, Hurst & Company, pp. XXVI-290, index.

## Angola

Riche moisson cette fois-ci. On commencera par une œuvrette que l'A., l'historien britannique de la pénétration portugaise au XVII<sup>e</sup> siècle, à l'est de Luanda, a pris soin de qualifier de brève: **A Short History of Modern Angola**<sup>7</sup>. C'est un historien trop modeste qui ignore ou sous-estime (en tout cas, sous-exploite) ses talents de conteur. Son texte n'est pas un traité académique, mais plutôt une enfilade de «short stories» qui tiennent toujours le lecteur éveillé. Il a raboté l'histoire angolaise de 1820 à 2015 qu'il présente à un lectorat anglophone (et même simplement britannique) non spécialisé qu'il entretient plaisamment en s'appuyant sur de longues citations d'auteurs/voyageurs des XIX-XX<sup>e</sup> siècles que son public connaît plus ou moins déjà (à commencer par Livingstone et deux ou trois autres tels que le journaliste Nevinson). Habilement, il a choisi d'écarter des pans entiers de l'histoire angolaise, notamment le Sud au-dessous du 14° sud, tout l'Est, tous les aspects militaires de 1840 à 2002, une bonne partie de l'économie tardive (offensive des investisseurs chinois), etc. Il recycle ses propres travaux (sur certaines missions protestantes) et finalement réussit une sorte d'introduction ludique pour qui voudrait se lancer dans la redécouverte d'un pays où la Grande-Bretagne joua un rôle majeur jusque dans les années 1930-40. Ce n'est pas pour les spécialistes qu'il écrit, c'est plutôt pour les lecteurs de Pawson, Metcalfe, Boyd, Theroux (mais sans son acidité mordante). Et il a raison car si son livre n'apprendra rien (ou si peu) aux lusophones, il se vendra bien outre-Manche. Il n'aime ni la propagande pro-A. Neto (du type Davidson) ni l'affairisme de ses successeurs. Les officiers portugais enrichis n'ont pas plus d'éloges à attendre de lui. Nous pensons qu'il s'est fait plaisir à moindre coût en écrivant ce livre léger et il en a le droit en sa qualité de doyen des spécialistes de l'Angola en anglais.

Passant du global au particulier (et même ici au particularisme), nous pardonnera-t-on d'enchaîner sur l'enclave de Cabinda aussi brutalement? Ce n'est pas certain parmi les partisans de l'indépendance. En tout cas, les auteurs du livre suivant affichent leur position dès le titre: **Le statut international de la province angolaise du Cabinda**<sup>8</sup> et ce ne sont pas des stentors du MPLA mais, bel et bien, deux professeurs de droit international public, en poste, l'une à Porto, l'autre à Genève. Au terme d'une minutieuse étude: 1.<sup>o</sup>) du statut juridique du Cabinda, à la conclusion des Traités de Chinfuma (1883), Chicambo (1884) et Simulambuco (1885), puis à la lumière de l'Accord d'Alvor (1975); finalement en 2.<sup>o</sup>) de l'applicabilité du principe de l'autodétermination des peuples, ils en arrivent à la conviction que le Cabinda n'a jamais constitué au XIX<sup>e</sup> siècle un Etat indépendant avec lequel le Portugal aurait pu conclure des traités de protectorat garantissant le respect de l'intégrité territoriale du premier par le second. De ce fait, l'enclave a toujours été considérée comme un territoire compris dans celui de l'Angola. Nous ajouterons à ce verdict un fait historique qui n'a rien à voir avec un juridisme qui nous dépasse, mais qui ne semble pas souvent avoir été invoqué par les partisans du MPLA. Longtemps (et jusque dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle), Cabinda-ville était le siège du district du Congo angolais avec un même gouverneur. Autrement dit, pour les autorités portugaises de l'époque, le Kongo dépendait administrativement du Cabinda!

L'argument juridique des indépendantistes est donc nul et non avvenu, mais cela n'empêche nullement ce qui se passe dans la population, en famille et même sur la place publique : le Cabindais se sent très souvent différent de l'Angolais au sud du fleuve, avec parfois même un sentiment de supériorité bien attesté depuis des siècles. Si vous y ajoutez les exactions

<sup>7</sup> Birmingham, David (2015), *A Short History of Modern Angola*, London, Hurst & Company, pp. XVI-159, index.

<sup>8</sup> Maia, Catherine & Kolb, Robert (2015), *Le statut international de la province angolaise du Cabinda à la lumière du droit international public*, Paris, Editions A. Pedone, p. 290, une photographie noir et blanc.

d'une armée d'occupation brutale, des sévices, voire des massacres depuis l'indépendance, il n'est pas prêt d'être éradiqué totalement. Négligeons – à peine – l'importance du facteur pétrolier. Il faudrait d'ailleurs nuancer l'intensité de ce particularisme selon les divisions internes du peuplement de l'enclave: côtiers et montagnards, sans parler des émigrés. En cela les Cabindais sont bien les héritiers lointains du scissionnisme latent des Bakongo. Et là, la documentation abonde.

**Kongo in the Age of Empire 1860-1913**<sup>9</sup> est un livre d'histoire capital pour connaître l'évolution de la ville de São Salvador et de cinq rois du Kongo, le plus important étant Dom Pedro V (1860-1891) qui vécut la réinstallation des Portugais. Il ne s'agit pas d'une énième béatification sociologique de la culture kongolaise au temps de sa splendeur, tendance qui était à l'honneur dans les années 1960 et suivantes, relancée par Georges Balandier et ses disciples internationaux, avoués ou rétifs. Ce qui intéresse Jelmer Vos, qui a une connaissance prodigieuse des sources et travaux, c'est de rétablir l'importance et le rôle rituel et politique de Pedro V et des familles Kivuzi et Agua Rosada en accordant à l'étude de l'économie une place primordiale (ivoire, caoutchouc et esclaves), tout en insistant sur le *revival* chrétien à São Salvador. Il centre tout sur la capitale, et les régions périphériques sont tout juste évoquées, notamment celle des Bassorongo et tout ce qu'il y a à l'est de Zombo. Les Dembos sont à peine mentionnés, les «liens» avec Cabinda laissés dans le vague. L'étonnant est encore qu'il décrit minutieusement le début de la révolte moralisatrice des chefs dirigés par Alvaro Buta contre le roi Dom Manuel III (Manuel Martins Kiditu, 1911-1913) et la corruption qui l'entoure, puis il termine son livre en laissant le lecteur dans l'ignorance de l'extension de la révolte dans les années 1914-1915. Il s'arrête donc quand l'affaire prend une tournure franchement anticolonialiste. De la restauration de l'harmonie mythique au sein du royaume on a glissé vers une remise en cause de l'autorité portugaise en vue d'un transfert de souveraineté en faveur des Britanniques. Ah ! David Birmingham! Le livre est une contribution appréciable pour connaître des thèmes non traités par ses devanciers, mais c'est une toute petite partie du Kongo qui est éclairée. En revanche, rien que la bibliographie fournie justifie une acquisition de l'ouvrage.

Un petit tour du côté de l'économie angolaise? Une autre thèse va nous étonner. **Diamonds in the rough**<sup>10</sup> de Todd Cleveland surprendra quelques lecteurs habitués à lire des dénonciations de l'exploitation esclavagiste du travail des Angolais. L'A. pose des questions de fond. Pourquoi les manœuvres et ouvriers africains ne se sont pas insurgés contre la Diamang, un pseudo-Etat capitaliste? Pourquoi dans un terroir de Quicosos peu habitués à se laisser dominer, les partis nationalistes n'ont pratiquement pu recruter de 1961 à 1975, alors que la frontière était poreuse? L'A. nous explique que la Direction de l'Entreprise (de 1919 à ca 1966, c'était l'autoritaire Ernesto de Vilhena que dans notre *Explorar* nous avons baptisé Plutus) avait compris, dès les années 1930, que le paternalisme et l'amélioration des conditions de travail et de vie étaient plus efficaces que la coercition officielle à la portugaise. Cela ne s'est pas fait d'un seul coup, malgré tout, et sur un lit de roses. Les tensions avec les *chefes de posto* qui devaient fournir des travailleurs *contratados* ne s'effacèrent pas aussi facilement que le laisse entendre l'A. Certains *sobas* se révoltèrent au début et même en 1931(?) à Mona Quimbundo mais en réussissant à fidéliser cette moitié de sa main-d'œuvre, celle qui était composée alors de *voluntários*, Plutus avait fini par établir un volant de sécurité. A partir des archives de la Diamang consultées, Cleveland nous dresse

<sup>9</sup> Vos, Jelmer (2015), *Kongo in the Age of Empire 1860-1913. The breakdown of a moral order*, Madison (Wisconsin) & London, The University of Wisconsin Press, pp. XIII-218, photographies noir et blanc, index.

<sup>10</sup> Cleveland, Todd (2015), *Diamonds in the rough. Corporate paternalism and African professionalism on the mines of colonial Angola, 1917-1975*, Athens (Ohio), Ohio University Press, pp. XV-289, photographies noir et blanc, index.

le premier tableau réaliste des relations entre une grande société portugaise et son prolétariat colonial. Il est très important pour comprendre le refus de la Direction de mécaniser l'extraction des diamants (pioches et pelles jusqu'en *ca* 1960). Elle préfère les manœuvres aux ouvriers spécialisés. Elle favorise aussi l'installation des couples avec enfants. Ainsi, toute la famille travaille (mineurs d'âge inclus). A la fin de la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale, la Diamang emploie 15.000 Africains qui passent à 25 000 *ca* 1965. Les *contratados* venus de loin, eux, renouvellent rarement les contrats, malgré des conditions devenues plus acceptables. A partir de 1963, la PIDE s'installe dans la concession pour chasser les séditeux potentiels. La police privée aide également à veiller au calme. Les vols par les Africains paraissent avoir été faibles. Mais des sources moins iréniques nous décrivent des situations beaucoup plus brutales dans l'extension de la concession vers le réseau fluvial du Cuango, à la fin de la période (cf. *infra*, Daniel Gouveia, *Arcanjos...*).

Ce n'est pas tous les jours que l'on lit sous la plume d'un historien américain qui a travaillé sur place que d'anciens manœuvres ont de la nostalgie pour la période où la Diamang régnait dans la Lunda Norte. Il est vrai que, comparée au Far-West qu'elle est devenue, la gestion paternaliste de l'entreprise devient, rétroactivement, l'Âge d'or: un micro-Welfare State patronal en milieu colonial, donc minimal. Il est étrange que l'A. n'ait pas lu et utilisé notre *Explorar* qui, au vu des conditions locales à Dundo en 1966, aurait peut-être pu lui apporter des éléments nouveaux et nuancer.

Autre texte concernant le premier pilier de l'économie angolaise actuelle? **The Petro-Developmental State in Africa**<sup>11</sup> n'est pas un livre facile à absorber. L'énoncé de quelques chapitres suffira à montrer pourquoi nous serons bref avec cet ouvrage: 1.<sup>o</sup>) The Promise and Pitfalls of Development Through Local Content; 2.<sup>o</sup>) Elite accumulation and Potential Class Transformation in Angola and Nigeria; 3.<sup>o</sup>) How Companies are Implementing Local Content in Angola and Nigeria; 4.<sup>o</sup>) Civil Society, Social Movements and Local Content in Host Communities. Quand certains économistes et politologues voudront être compris par un large public, ils se mettront à moins jargonner et alors ils verront qu'on peut être clair lorsqu'on s'en donne la peine. Le peu que nous ayons retenu est que les élites angolaises et les pétroliers pourraient faire plus pour redresser le pays, grâce au pétrole. Mais il y a quelques progrès, selon les statistiques. Ou peut-être n'avons-nous rien gravé dans notre mémoire.

Basculons maintenant vers le nationalisme anticolonial avec un volume vraiment impressionnant (1 086 p.) pour mettre en lumière le rôle de José Luandino Vieira, un écrivain blanc d'Angola, d'obédience communiste dans les années 1960-1974, que la PIDE ne réussit pas à briser. **Papéis da prisão**<sup>12</sup> contient le journal de la détention de l'A., condamné en 1961 à 14 ans de prison pour subversion et atteinte à la sûreté de l'Estado Novo. Il accomplit sa peine de 1961 à 1964 dans les prisons de Luanda puis au célèbre camp de Tarrafal (Cap-Vert) où il resta jusqu'en 1972, soit 12 ans d'incarcération effective, le reste en régime d'assignation à résidence à Lisbonne jusqu'en 1974. Les organisateurs (trois professeurs de littérature) ont transcrit les 17 carnets de l'A. (environ 2 000 p. manuscrites). On peut examiner ce monument sous trois angles (historique, littéraire et politique). Nous nous limiterons ici par manque d'espace à voir comment la PIDE traitait un nationaliste blanc relativement connu à l'étranger: pas de tortures physiques, réservées au moindre fretin (noirs et métis); dans les prisons de Luanda la censure était pleine de trous: les écrits réus-

<sup>11</sup> Ovidia, Jesse Salah (2016), **The Petro-Developmental State in Africa. Making Oil Work in Angola, Nigeria and the Gulf of Guinea**, London, Hurst & Company, pp. XVIII-246, index.

<sup>12</sup> Vieira, José Luandino (auteur) & Ribeiro, Margarida Calafate & Silva, Mónica V. & Vecchi, Roberto (organisateur) (2015), **Papéis da prisão. Apontamentos, Diário, Correspondência (1962-1971)**, Alfragide, Editorial Caminho, p. 1086 + 16 p. de planches couleur, illustrations noir et blanc.

sisaient à franchir les murs. Tarrafal n'était pas non plus un camp d'extermination. L'A. y était même bibliothécaire, servait la messe et apprenait à lire aux illettrés; la censure surveillait certes la correspondance, mais on pouvait utiliser les services des marchandes de fruits qui dissimulaient les manuscrits et les faisaient passer clandestinement. L'A. y suivait des cours par correspondance émanant de Berkeley. Étrange mélange de vigilance et de tolérance lusotropical pour un «séditieux à ménager».

Avec ce gros document on est resté dans la «ligne», mais nous n'en dirons pas autant de celui qui suit : **Combater duas vezes**<sup>13</sup> qui est un texte perturbateur puisque, tiré d'une thèse de doctorat en anthropologie, il utilise le discours universitaire d'une féministe et débouche sur le journal de campagne (2010-2011) de l'A. en Angola, dont elle contribua – modestement – à l'émancipation puisqu'elle fut en sa jeunesse militante membre du MPLA, les armes à la main, et maintenant une critique farouche du régime. Curieux parcours, mais fréquent dans l'Angola des désillusions. Métropolitaine, elle s'engagea donc dans le MPLA en 1973 et participa à l'entraînement militaire dans un camp au Congo-Brazza. *Pasionaria* intransigente, en uniforme MPLA, elle entre ensuite dans ses services culturels à Luanda qu'elle quitte en 1981 (donc bien après la crise de 1977). Ensuite cela devient flou mais on la retrouve muée en redoutable théoricienne du féminisme et elle revient en Angola en 2010 pour effectuer des enquêtes sur le terrain afin de voir comment les anciennes combattantes du MPLA sont traitées par les *machos* du MPLA dans l'attribution des postes. Et là, sa vision des rouages internes de l'Organizaçao da Mulher Angolana (OMA) devient précieuse. Elle expose les récriminations des «vétérans», devenues vieilles et sans soutien officiel, sauf une pension ridicule de 75 € par mois. Sans aucun appui des hiérarques de l'Université Agostinho Neto dont, dit-elle, les Facultés sont dominées par la corruption, elle-même déjà bien entrée dans un âge avancé, elle habite dans l'un de ces *muceques* qui constituent le cœur réel de Luanda, l'une des villes les plus chères du monde: un océan de misères.

Il serait cruel de continuer à la suivre dans ses déambulations désenchantées à l'intérieur des FAPLA pour y obtenir l'autorisation d'interviewer les «femmes soldates» encore en activité. Elle parle d'un «climat de peur» (p. 198) en Angola. Quand elle est arrêtée à Malange, elle met cela sur le compte du marxisme, ce qui nous paraît exagéré. Document rarissime : elle se rend en 2011 dans la Baixa de Cassange pour y interroger des survivantes de la révolte de janvier 1961 et apporte ensuite des «informations» sur le 4 février 1961 à Luanda, qui mettent à mal les revendications du MPLA. Pour elle, rien de vraiment léniniste dans sa préparation: c'était une jeune fille vierge de 16 ans, dite la Reine, qui imposa aux exécutants des attaques un rituel mystique, censé les protéger! Nous renvoyons le lecteur aux pages 224-235 pour qu'il sonde l'ampleur de sa déconvenue. Il ne lui reste plus que le féminisme pour se raccrocher à un credo.

Maintenant que la mitraille a craché, passons à des livres de guerre débités à une cadence infernale par l'organisation montée par Manuel Barão da Cunha qui réédite à tour de bras. On sera nécessairement, mais injustement bref, avec l'un des meilleurs du point de vue stylistique. **Arcanjos e bons demónios**<sup>14</sup> en est à sa quatrième édition, augmentée. On y apprend (p. 217) de l'A. qu'il existait des brigades de «géologues» envoyés par la Diamang qui, en son temps, éliminaient à la mitrailleuse (?) les «creuseurs» clandestins qui commençaient à empiéter dans l'extension de sa concession sur le Cuango. Tiens, tiens! Il parle aussi de vols de nourriture et de vin destinés aux garnisons portugaises, lesdits vols

<sup>13</sup> Paredes, Margarida (2015), **Combater duas vezes. Mulheres na luta armada em Angola**, Vila do Conde, Verso da História, p. 445 + XVI p. de planches sépia et couleur, photographies noir et blanc.

<sup>14</sup> Gouveia, Daniel (2015), **Arcanjos e bons demónios. Crónicas da guerra de África 1961-75**, Linda-a-Velha, DG Edições, p. 253, photographies noir et blanc.

étant organisés par des officiers et sous-officiers trafiquants. Vieille rengaine signalée dès le XIX<sup>e</sup> siècle.

Avec **As «guerras» do capitão Agostinho**<sup>15</sup>, on n'en est qu'à la 2<sup>ème</sup> édition d'un texte paru en 1998 sur les souvenirs d'un «*capitão milician* » dans les Dembos en 1967-1969, plus précisément dans un secteur «chaud», à Zemba. Lui cultive le côté humoristique des choses. **Luvuêi**<sup>16</sup>, en revanche, ne prête pas à la plaisanterie puisqu'il raconte l'entraînement de *comandos* qui sont envoyés dans les Dembos du nord (Toto, Zala) de juin à septembre 1973, puis transférés à l'est, à partir de Luso, de septembre 1973 à juin 1974 contre le MPLA (et l'UNITA plus tardivement, à la reprise des combats). Transportés par les hélicoptères sud-africains et portugais, leur secteur est vaste: Ninda, Lutembo, Luvuêi, Gago Coutinho. Et c'est là qu'arrive, le 15 novembre 1973, à 12 km de Luvuêi, sur la route de Gago Coutinho, la plus grande victoire d'un groupe de 100 (?) guérilleros du MPLA contre un convoi de *comandos* de 51 hommes. Contrairement à ce que certains auteurs (y compris nous-même) affirmaient, le MPLA était donc encore actif dans la zone. Dans une embuscade, il inflige 5 morts et 30 blessés (dont 17 graves) à cette élite opérationnelle des Forces terrestres, les pertes les plus lourdes subies en une seule bataille par les *comandos* dans tout l'Ultramara.

**Por xanas do leste de Angola**<sup>17</sup> est, selon son auteur, un roman traduisant les expériences et les émotions d'un *alferes miliciano* de cavalerie au cours des années 1965 à 1969. Il se bat contre le MPLA dans la zone de Lumeje puis il descend de Luso à Gago Coutinho (où il rencontre un secteur UNITA) vers 1968-1969. Chose rare, l'A. décrit une opération sur le chemin de fer de Benguela, en liaison avec la PIDE, pour intercepter un petit chef du MPLA qui voyage dans le train, à hauteur de la Cameia. Il y a aussi une embuscade du MPLA près de Lucusse. L'A. ne date jamais avec précision, mais il donne une impression de véricité, notamment à propos d'un soldat terrible, métis de Cuanhama et de Bushman.

Comme notre boussole de bibliographie nous a orienté vers l'est, on terminera notre excursion angolaise par un livre que nous recommandons chaudement, car il fournit une masse documentaire sans précédent sur la province la plus martyrisée par la guerre civile et internationale (1975-2002), et la moins connue d'Angola : le Cuando Cubango. **Rumo ao Cuando Cubango**<sup>18</sup> est, à ce jour, ce qu'il y a de plus encyclopédique sur ce territoire, car, sous l'apparence d'un «road book» destiné aux participants d'un raid automobile, il aborde l'histoire, Menongue, les batailles sanglantes (rien à voir avec les opérations de faible intensité des années 1966-1974) devant, dans et derrière Cuito Cuanavale en 1987-1988, le camp de détention de Missombo, l'ethnologie, les Bushmen (San), la littérature consacrée à la guerre (surtout coloniale au Sud-Est), le projet international de création d'une réserve naturelle (écologie, tourisme, développement, etc.) impliquant l'Angola, le Botswana, la Namibie, la Zambie et le Zimbabwe, sur plus de 444 000 km<sup>2</sup>, etc. Comme l'écrit fort pertinemment le premier organisateur et l'un des auteurs du volume, Miguel Anacoreta Correia, le problème de base de la province est constitué par les distances et les déficiences des communications terrestres avec la côte et le Centre-Angola. Pour avoir assisté – presque – en 1966 et 1973 à la naissance de l'ex-Serpa Pinto, redevenu Menongue, nous reconnaissons volontiers qu'à la fin de la période coloniale, les Portugais avaient fait un effort tardif mais impressionnant dans ces Terras do Fim do Mundo afin de les désen-

<sup>15</sup> Gueifão, Carlos (2015), **As «guerras» do capitão Agostinho. Um representante da «geração entalada»**, 2<sup>a</sup> edição, Lisboa, Ancora Editora, p. 174, photographies noir et blanc.

<sup>16</sup> Pires, Antero (2016), **Luvuêi. A maior emboscada sofrida pelos comandos**, Lisboa, Ancora Editora, pp. 262, photographies noir et blanc.

<sup>17</sup> Fonseca, Ernesto (2015), **Por xanas do leste de Angola**, Lisboa, Chiado Editora, p. 428.

<sup>18</sup> Correia, Miguel Anacoreta & Ornelas, Eleutéria (auteur et coordinateurs) (2016), **Rumo ao Cuando Cubango. Terras do Progresso. IX Raid TT Kwanza Sul-Almada**, lieu d'édition et éditeur non indiqués (vendas: www.autores.club), p. 160, nombreuses photographies noir et blanc et couleur.



gluer du sous-développement. La «guerre en grand» ultérieure qui ravagea ce qu'ils avaient créé fut une catastrophe vidant l'essentiel de la population africaine, qui se déplaça vers des terres moins affectées. Quant aux colons locaux, toujours faibles en nombre (rien à voir non plus avec les «vitrines» du Moçâmedes et de la Huíla), ils disparurent dans la *confusão* de 1974-1975.

En tant qu'auteur nous avons un intérêt tout particulier pour le Sud-Angola et notamment son histoire et sa bibliographie. Un livre est en cours. Si un jour il réussit à paraître, on étonnera les lecteurs en leur montrant que ce n'était pas une *terra incognita*, mais au contraire l'épicentre d'une riche floraison d'un bon millier de livres en une dizaine de langues ouest-européennes, dont une bonne partie traite exclusivement du Cuando Cubango. En attendant, l'érudit ou le curieux peut toujours commencer à s'imprégner des singularités du Sud-Est par l'introduction que nous venons de signaler ici.

## Mozambique

Pour le Mozambique nous essaierons de suivre une progression vaguement chronologique en procédant à quelques rapprochements géographiques, tout en sachant qu'il est presque impossible de respecter un tel classement. Commençons donc par le bouleverser avec un nouveau roman de l'inextinguible Mia Couto qui s'attaque (à moitié) à un tabou du FRELIMO sudiste: ne pas toucher au mythe du Gaza et de la résistance anticolonialiste de Gungunhana, son «empereur». Les pères fondateurs de la nation mozambicaine n'admettront pas facilement que le Gaza était essentiellement un jeune impérialisme africain envahisseur, initialement d'origine zoulou mais dissident, dominant et massacrant les ethnies implantées au Sud qui lui résistaient. Un romancier n'a pas à se soucier de ces contradictions, un historien si, mais peu importe. Dans le premier titre d'une trilogie future qu'il intitulera «*As areias do Imperador*», il a vu large avec les 404 pages de *Mulheres de Cinza*<sup>19</sup>. Si nous avons bien compris – ce qui n'est pas certain – il veut reconstituer toute l'histoire du Gaza, avec en prime celle des Terres de la Couronne au sud d'Inhambane, en touchant un nerf sensible: la diplomatie engagée par des Chopes avec les Portugais pour se protéger des attaques de la minorité ngoni qui dirige le Gaza. Le tout est vu à travers les yeux d'une jeune fille chope de 15 ans, catholique sachant le portugais. Sa famille est divisée, un frère est *cipaio*, un autre pactise avec les Ngonis. On assiste à l'attaque de Lourenço Marques en 1894. Ce n'est qu'un début.

Remontons dans le temps et les latitudes «nordistes» avec *A Journey from Tete to Zumbo*<sup>20</sup>, édité et traduit par l'excellent Newitt désormais à la retraite et qui est fasciné par la Zambézie et ce qu'il trouve plus au nord. Après une vigoureuse et éclairante Introduction dudit Newitt, donnant le contexte historique de l'expédition conduite par Pacheco, envoyée en 1861 et 1862 par les autorités de Tete pour rétablir leur dernier poste à l'ouest sur le Zambéze, à l'embouchure du Luangua, il navigue en maître dans les brouillards et les méandres de l'histoire orale du Monomotapa, grâce à une traduction élégante et annotée. Elle sera surtout utile aux historiens anglophones de la Zambie et du Zimbabwe qui ignorent très souvent le portugais. Ils connaîtront ainsi une source importante pour l'ethnologie des peuples de la rive sud du Zambéze. Accessoirement, c'est actuellement la limite occidentale du Mozambique. En résumé, un texte précieux dans l'une et l'autre langue, car même les Lusophones seront bien aise de disposer de notes aussi nombreuses et détaillées qu'indispensables. Excellente initiative des Fontes Historiae Africanae et de leur

<sup>19</sup> Couto, Mia (2015), *As areias do Imperador. Livro Um – Mulheres de Cinza*, Alfragide, Editora Caminho, p. 404.

<sup>20</sup> Pacheco, Albino Manoel (auteur) & Newitt, Malyn (ed.) (2013), *A Journey from Tete to Zumbo (Uma viagem de Tete ao Zumbo)*, Oxford, The British Academy & Oxford University Press, pp. XLIX- 157, index.

New Series de la British Academy qui font le travail qui, normalement, devait incomber au Portugal.

Du même Malyn Newitt, renforcé par Hilary Palmer, il faut rendre hommage à leurs efforts conjoints de thaumaturges tardifs, puisqu'ils ont «ressuscité» une œuvre importante mais enterrée depuis plus d'un siècle dans les pages de revues savantes largement inaccessibles en dehors des Sociétés de Géographie (et pas toutes). **Northern Mozambique in the Nineteenth Century**<sup>21</sup> est constitué de la biographie d'un marin devenu consul britannique (le troisième: 1879-1889) au Mozambique, suivie de la publication du manuscrit d'un livre jamais publié (c'est, hélas, fréquent) reprenant les textes de plusieurs articles de l'auteur (Henry Edward O'Neill) résumant 13 voyages d'exploration entre le Zambèze et le Rovuma, avec une pointe au Sud-Mozambique. C'était un temps (1878-1885) où l'Angleterre régnait souverainement sur les mers et se souciait d'éliminer la traite négrière qui, dans l'océan Indien, se maintenait grâce aux Swahilis et leurs acheteurs français ou musulmans, notamment en Arabie et son pourtour. Ce qu'accomplit O'Neill en si peu de temps (plusieurs voyages périlleux par an) est tout simplement sans équivalent, et l'on peut dire qu'il fut le véritable découvreur scientifique de l'essentiel de l'hinterland des possessions «platoniques» des Portugais, avant que ne le remplace son successeur, l'arriviste forcené Harry H. Johnston qui détruisit «proprement» les rêves de Lisbonne d'une extension vers le nord (Nyassaland). On ne va pas détailler ici tout ce que fit O'Neill dans les terroirs macuas-lomwés, nous contentant de résumer son action par une formule: il perça l'écran swahili et leur mainmise sur ce qui paraissait être leur inépuisable réservoir d'esclaves potentiels, juste bons à être exportés.

L'erreur d'O'Neill fut de se contenter de publier, sans insister, des articles et jamais il ne parvint à une quelconque notoriété dans le livre d'or des grands explorateurs britanniques. Le voici réhabilité à titre posthume après un siècle d'oubli et une carrière modeste qu'il finit comme consul à Rouen (1892-1899). Pour un homme ayant vécu dans des conditions d'insalubrité maximale (malaria, etc.), il eut une longévité extraordinaire (1848-1925), mais toujours obscure. Ayant été (semble-t-il) le premier historien du Mozambique à avoir souligné (trop rapidement, hélas) son importance historique, nous ne pouvons que nous féliciter de le voir réapparaître «timidement». «Timidement» car son nom aurait dû figurer comme le troisième auteur du volume que les deux premiers lui ont consacré. Après tout, ce sont ses écrits qui constituent la chair du livre examiné.

Ne quittons pas le registre des compliments à propos d'études historiques récentes sur le Nord-Mozambique sans y annexer un ouvrage<sup>22</sup> sérieux sur les pays du Golfe arabo-persique (Oman, Trucial Coast, Qatar, Koweït et Bahrein) et leur utilisation d'une main-d'œuvre servile (en fait, bel et bien, des esclaves tirés en partie du Mozambique). Son A. explique le rôle de ces Africains dans des pays sous protectorat britannique [pêcheurs de perles et cultivateurs (dattes) pour le compte de leurs maîtres arabes]. Il relève que ces minorités sont désormais politiquement indifférenciées de leurs anciens propriétaires: pas de notion de diaspora africaine. Ils sont devenus des Arabes noirs. Là où l'A. est pour nous pertinent, c'est dans ses conclusions sur la fin de la traite négrière au Mozambique. N'ayant pas utilisé notre *Naissance du Mozambique*, 2 vols. qui donne des informations tirées des textes en portugais que cet arabisant paraît sous-estimer, il semble ne pas tenir compte du fait que la traite des Macuas-Lomwés n'a pas pris fin avec les opérations des Portugais

<sup>21</sup> Palmer, Hilary C. & Newitt, Malyn D. D. (eds.) (2016), **Northern Mozambique in the Nineteenth Century. The Travels and Explorations of H. E. O'Neill**, Leiden, Brill, p. XII-357, nombreuses photographies et cartes noir et blanc, index.

<sup>22</sup> Hopper, Matthew S. (2015), **Slaves of one master. Globalization and slavery in Arabia in the Age of Empire**, New Haven & London, Yale University Press, pp. XV-302, photographies noir et blanc, index.

contre les Omanais en 1902, mais plutôt dans les années 1910, trafic qui persistait sous l'impulsion de quelques sheikhs swahilis locaux et leurs acheteurs comoriens. En revanche, ayant utilisé les sources diplomatiques britanniques, il apporte des informations nouvelles et étendues sur l'action des marins portugais contre les Omanais en 1902 (cf. pp. 196-203 et les notes correspondantes). En fait, ce qui l'intéresse vraiment, c'est la situation dans le golfe et non à la source du trafic, dont il admet qu'il a persisté aussi longtemps parce que les Britanniques dans les eaux arabo-persiques tendaient à fermer les yeux sur la traite tardive pour ménager les réalités locales dans le Golfe. Et ce jusque dans les années 1920, selon lui. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

D'un seul bond on va ensuite revenir à la période récente avec un livre qui aurait pu être important s'il avait été rédigé par l'un de ces nouveaux historiens portugais qui montent. **Ficções do Outro**<sup>23</sup> examine les efforts de la propagande coloniale depuis la Première République jusqu'à la fin de l'Estado Novo, dans le domaine de la littérature patronnée par les autorités. L'auteur a évidemment raison: en construisant une image valorisante du colon, chargé d'éclairer des «indigènes arriérés», on cherchait à renforcer l'ultranationalisme de la population métropolitaine. Elle analyse donc les principaux livres couronnés ou présentés aux concours de l'Agência Geral das Colonias/do Ultramar, mais elle ne fournit pas une liste complète des titres «*premiados*» et n'a pas évité quelques fautes d'inattention. Ex: Henrique Galvão n'a pas publié «*a Vale de Oiro*» (p. 55). Mais elle a eu la bonne idée d'observer à titre comparatif les efforts de la propagande coloniale, entre les deux guerres mondiales, aux Pays-Bas et en Allemagne. Pourquoi pas surtout dans l'Italie fasciste? Curieusement, cette professeure de littérature semble avoir bénéficié d'une aide de la Fundação Luso-Americana. Il y a de l'espoir.

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensions de la 1<sup>ère</sup> édition de **Caderno de memórias coloniais**<sup>24</sup> (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, 2015, Editions Pélissier, 78630 Orgeval, France, pp. 209-210). Elle est dite épuisée puisqu'une grande maison d'édition censée être sérieuse (Caminho) publie une 6<sup>ème</sup> édition «augmentée et révisée». Qu'il suffise de dire que c'est l'un des textes les plus démythifiants de la classe moyenne blanche d'implantation relativement récente (1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> génération) à Lourenço Marques, avant et après 1974. L'A. a un contentieux direct avec son père qu'elle dépeint sous des couleurs vraiment sombres. Il semble qu'elle ait étendu les frictions entre elle et lui à d'autres membres de sa famille. Les réveils sont douloureux et l'on se félicite de savoir que ce livre nécessaire est à nouveau disponible sur le marché. Nous attendons une réponse de son Directeur qui n'hésite pas à publier des textes qui sortent de l'ordinaire. Celui-ci appartient à cette catégorie rare. Nous aussi dans notre domaine propre.

Avec **The Portuguese Massacre of Wiriyamu**<sup>25</sup> on reste dans l'extraordinaire en raison de la personnalité de son auteur et du retentissement de l'événement qu'il examine. Par certains côtés, Mustapha Dhada aurait fait un admirable commissaire de police et ce faisant il a écrit une sorte de manuel pour instructeurs débutants dans un procès de la Sainte Inquisition. Les faits sont là: 385 morts dénombrés, le 16 décembre 1972, dans cinq villages (dont Wiriyamu, l'emblématique) au sud de Tete. En tant qu'enquêteur consciencieux, il soupèse et critique les apports et les silences des sources écrites du FRELIMO, des autorités portugaises, puis de l'Eglise catholique. C'est un médecin légiste froid et déprimé travaillant sur un cadavre politique (et même commercial: certains informateurs à Tete atten-

<sup>23</sup> Sousa, Sandra I. (2015), *Ficções do Outro. Império, raça e subjectividade no Moçambique colonial*, Lisboa, Esfera do Caos, p. 206.

<sup>24</sup> Figueiredo, Isabela (2015), *Caderno de memórias coloniais*, Alfragide, Caminho, p. 221, photos noir et blanc.

<sup>25</sup> Dhada, Mustapha (2016), *The Portuguese Massacre of Wiriyamu in Colonial Mozambique, 1964-2013*, London, Oxford, New York, etc., Bloomsbury, pp. XXIII-233, photographies noir et blanc, index.

daient d'être payés par lui pour livrer leur témoignage en 1994). On ne peut détailler ici tout ce que l'A. découvre dans les plis du linceul qu'il s'acharne à scruter avec la jubilation du chercheur d'or qui tombe sur une grosse pépite. Avec lui les complexités de la guerre subversive, les collusions et les collaborations entre pro et anti-FRELIMO, le jeu des missionnaires espagnols, l'impréparation des états-majors portugais à échafauder une version crédible, etc., tout cela est débarrassé, mis en ordre de bataille et évalué à son juste poids.

En définitive, qui sont les responsables? Selon lui, ce sont la PIDE/DGS et ses tueurs, et la 6<sup>ème</sup> compagnie de *comandos*, dont une unité interviendra encore en «juin» 1974 à Inhaminga (200 morts). Etrangement, c'est bien le village de Wiryamu qui a donné son nom au massacre, mais ce fut le moins affecté: perte de 11 % «seulement» de sa population. Après avoir lu ce travail qui a exigé un effort considérable et un acharnement inhabituel de la part de l'A. nous reconnaissons que Dhada a écrit un grand livre pour une affaire sordide. Sordide, assurément, mais qui a sonné le glas de la guerre coloniale au Mozambique, rendant indéfendable la position de l'Estado Novo à l'échelle internationale. Ces guerres-là se perdent plus dans les salles de rédaction de la presse libre que sur le terrain.

**Inhaminga**<sup>26</sup>, parlons-en justement puisqu'un journaliste portugais a cru bon de l'exhumer de l'oubli. Selon lui, qui donne des dates (février-avril 1974) différant de celle de Dhada, il s'agit d'un assassinat en masse de villageois mâles transportés en camions au Centre de réparation du matériel roulant du chemin de fer (TZR) trans-zambézien à Inhaminga (pp. 17-47 ; 80-83; 91-110). L'A. cesse assez vite de s'occuper des victimes pour se lancer ensuite dans de virulentes dénonciations des compagnies majestatiques, et d'António Champalimaud, puis contre Spínola, Kaulza de Arriaga et Bettencourt Rodrigues. Il compare avec le Vietnam pour déplorer qu'il n'y ait jamais eu d'enquête au Portugal à propos d'Inhaminga qui attend donc un nouvel effort de la part de Maître Dhada, procureur intransigeant et professionnellement sans égal.

Avec **Jorge Sampaio. Uma biografia**<sup>27</sup> notre compétence pour parler de ce Président de la République portugaise étant inversement proportionnelle à la longueur du premier volume (1 060 p.) qui lui est consacré, nous nous bornerons à dire que c'est probablement la grande œuvre que tout homme politique peut espérer susciter un jour. Notre ignorance avouée des labyrinthes de la vie politique portugaise nous met à l'abri de toute opinion tranchée sur ses mystères. A notre connaissance, c'est cependant et probablement la première fois au Portugal qu'un journaliste s'est transformé en archéologue de la vie privée et publique d'une personnalité de cette envergure, et lui applique les méthodes utilisées sur les sites de fouille des antiquités nationales. C'est proprement fabuleux ce travail au tamis et au pinceau. Captant tout et pesant le moindre indice, il en arrive pour un homme qui n'est pas connu pour avoir dirigé les orientations de l'histoire coloniale et postcoloniale immédiate, à lui consacrer: 1.º) quelques pages à propos des hésitations des dirigeants de l'époque à reconnaître les autorités angolaises, à la veille de l'indépendance en novembre 1975 et 2.º) tout un chapitre 22 (pp. 601-619) sur les missions de Jorge Sampaio effectuées au Mozambique, au temps de «la prise du pouvoir par le prolétariat», incarné par l'utopie machéliste. Pour le reste, nous dirons que J. P. Castanheira a poussé son chef d'œuvre à inclure un index onomastique (un miracle) de 28 pages sur deux colonnes qui ont tout l'air de vouloir rivaliser avec l'annuaire téléphonique de la vie politique portugaise depuis Salazar. Et nous n'en sommes qu'au premier volume!

<sup>26</sup> Ribeiro, Jorge (2015), *Inhaminga, o último massacre*, Porto, Edições Afrontamento, p. 172.

<sup>27</sup> Castanheira, José Pedro (2015), *Jorge Sampaio. Uma biografia. Vol. I História de uma geração*, Lisboa, Edições Nelson de Matos & Porto, Porto Editora, p. 1060, photographies noir et blanc, index.

Plus à notre portée, la vision d'un Jésuite<sup>28</sup> sur les 40 années marquantes de la vie et la survie du Mozambique présente un intérêt réel notamment dans le district de Tete (dont Boroma et l'Angónia), puis à Beira pour commencer. L'importance du texte s'affirme à partir de la p. 285. S'agit alors dans la tapisserie locale le FRELIMO, Cabora Bassa, Jorge Jardim, les Pères Blancs, l'arrestation et le procès de plusieurs missionnaires, la position des évêques, le basculement des missionnaires en faveur de l'indépendance, le rapprochement puis le refroidissement des relations avec le FRELIMO, à partir de la nationalisation des établissements religieux, les camps de «rééducation». En 1975 il y avait 66 Jésuites en poste. Les arrestations et/ou les expulsions commencent vers 1978. Plusieurs Pères mozambicains sont détenus. Une docteure russe intervient pour améliorer les conditions de détention et de traitement d'un Jésuite africain dans le camp d'Unango (Niassa). L'A. est très critique à l'égard de Samora Machel et de ses discours utopiques. Il dénonce aussi, évidemment, les attaques invasives de Ian Smith à partir de la Rhodésie. En 1985, il n'y a plus que 25 Jésuites sur place. Selon l'A. le FRELIMO est devenu un appareil de privilégiés qui n'est plus en mesure de contrer la RENAMO et de garder l'appui des masses (sauf au Sud). Naturellement, il se déclare hostile aux *lojas francas* et aux *lojas do Povo*. Puis, sur plusieurs centaines de pages, il décrit la vie interne des missions et l'aide apportée par les riches congrégations étrangères. Dans l'ensemble, l'utilité de son témoignage provient des descriptions de situations qu'il connaît le mieux: la Zambézie et le Niassa (assez mal documentés, sauf par les Italiens), avec quelques villes côtières.

Ne négligeons pas le journal<sup>29</sup> des visites dans l'îlot de Moçambique, effectuées par une journaliste de l'AFP qui, basée à Maputo pendant de nombreuses années, se laissa envoûter par le charme décati de l'ancienne capitale. Elle ne prétend pas donner autre chose que des vignettes impressionnistes de la vie d'une société métissée qu'elle aime et connaît de plus en plus intimement, à force de la côtoyer et même de la pénétrer ici ou là. Elle y ajoute les tribulations de la statue de Camões déboulonnée mais non détruite (sauf un doigt manquant) qu'un ministre poète fit transporter dans la benne du camion-poubelle local pour la remettre sur son piédestal. Elle assiste aussi à la cérémonie d'initiation d'une jeune fiancée. Ce qui lui plaît le plus semble être la tolérance interreligieuse (animistes, hindous, catholiques, musulmans) et le pittoresque des personnages qu'elle y rencontre: par exemple, le fils métis de l'avant-dernier consul de France dont, longtemps, le bâtiment consulaire servit de couverture à un trafic d'esclaves vers la Réunion; le vieux curé portugais qui fréquente les mosquées, etc. Tous se distinguent des nouveaux nantis du FRELIMO de Maputo, ou des Indiens nouvellement installés à Nampula qui financent le maintien du temple hindou resté ouvert, sans plus de fidèles locaux. Une retraite privilégiée pour ex-humanitaires fatigués des désastres continentaux!

On retombe dans le dur des réalités avec **A Decade of Mozambique**<sup>30</sup>. Il n'y a jamais rien eu d'affriolant avec Joseph Hanlon qui a regroupé ses contributions à l'*Africa Yearbook* pour chacune des années 2004 à 2013 incluses. Comme il vit sur place depuis des décennies il a eu le temps d'avaloir quelques coulevres particulièrement indigestes pour un ancien des équipes des années Machel. Un sondage totalement aléatoire nous fait tomber sur ses italiques tels que *poverty, corruption, inflation, violence, «lazy peasants», removal of mines, entrenched bureaucracy, lynchings*. Mieux que le *Prozac*, une quinzaine à Moçambique pour tout oublier avec les lotophages?

<sup>28</sup> Sousa, José Augusto Alves de (2015), *Memórias de um Jesuíta missionário em Moçambique, 1960-2004. Quarenta e quatro anos de compromisso na Igreja e na sociedade moçambicana. Uma nova face da missão*, Braga, Secretariado Nacional do Apostolado da Oração, pp. 830 + 24 p. de planches photos noir et blanc et couleur.

<sup>29</sup> Bertrand, Jordane (2016), *Cette petite île s'appelle Mozambique*, Paris, Editions Transboréal, p. 261.

<sup>30</sup> Hanlon, Joseph (2015), *A Decade of Mozambique. Politics, economy and society 2004-2013*, Leiden/Boston, Brill, pp. II-143.

## Autres tropiques

Le lecteur bienveillant voudra peut-être nous disculper si nous lui avouons n'avoir jamais entendu parler auparavant de **Roque Choi**<sup>31</sup>. Et pourtant nous le présentons ici afin d'ajouter une note moins sombre dans un catalogue de plaies, de bosses et de crimes plus ou moins impunis. Roque Choi (1920-2006) était peut-être l'une des manifestations les plus réussies du syncrétisme luso-chinois à Macao. De pure souche chinoise, mais avec une double culture possédée dans tous ses raffinements respectifs, il fut employé de l'Administration portugaise (interprète officiel hors pair), homme d'affaires, banquier, politique de première importance et philanthrope. Grâce à une personnalité attachante et conciliante, il fut surtout un grand médiateur entre les différents pouvoirs de part et d'autre de la Porta do Cerco, la minuscule frontière terrestre. Tel qu'il est décrit admirativement dans ce livre, il fut l'antithèse absolue de la *leyenda negra* qui pèse sur Macao depuis au moins le début du XIX<sup>e</sup> siècle dans une partie de l'opinion occidentale.

Et de là nous revenons vers le Programme «Fim do Império» de Manuel Barão da Cunha qui lance une antenne jusqu'à **Na fronteira de Timor**<sup>32</sup> avec un livre de souvenirs anecdotiques d'un sous-officier dans le saillant du Sud-Est, à la frontière indonésienne (août 1967-octobre 1969). C'est le bout du monde et de l'inconnu pour lui qui n'a que 2-3 soldats et des *tropas nativas* de seconde ligne (*ex-moradores*) à Fatuc-Lúlic. La frontière n'est ouverte aux échanges que sur l'autre versant de l'île, à Batugadé: tout le reste de la ligne de démarcation est officiellement fermé mais bénéficie d'une tolérance pour les frontaliers (un marché par semaine). Mine de rien, c'est le seul texte publié connu de nous pour appréhender la situation de ces confins impériaux habités par une population misérable. L'A. souligne la pérennité de l'influence des *liurais* (chefs coutumiers). Il livre beaucoup d'informations sur les relations entre eux et les administrateurs portugais dans ces montagnes. Il évoque d'anciens sacrifices humains toujours perpétrés clandestinement (décapitation d'une jeune fille, pp. 139-141). Le livre est unique pour voir l'une des régions frontalières les plus négligées des pouvoirs à Dili. Ils montent bien une équipe d'assistance confiée aux militaires, mais les bonnes intentions ne remplacent pas le manque de moyens dans cette extrémité de l'Império, aux antipodes de l'image lusotropicale de la propagande. On a également droit à quelques descriptions de Maliana et de Tilomar. Un livre important car probablement unique pour une période de vigilance encore calme.

Plus africaniste assurément, la pré-colonisation espagnole dans le Golfe de Guinée peut être sondée par une sélection de textes français<sup>33</sup> concernant Annobón, Corisco, le Rio Muni (façade maritime) et Fernando Poo, tels qu'on les trouve aux Archives nationales de France. La présentation est simple: à gauche les photocopies des pièces choisies, à droite leur transcription (parfois indispensable), le tout étant suivi de commentaires érudits en français, anglais ou espagnol, selon le cas. Il y a des choses originales (exemple: sur la Compagnie de Corisco, en anglais). La période couverte va de 1713 à 1901. C'est une très bonne initiative qui permet de mettre en lumière, notamment, l'intérêt non innocent que portaient à la région les Français basés au Gabon, pour le XIX<sup>e</sup> siècle.

Autre bonne surprise: un miraculeux guide touristique consacré à la Guinée équatoriale rédigé par un Italien, un habitué des missions impossibles ou censées telles. On lui doit

<sup>31</sup> Jorge, Cecília & Coelho, Rogério Beltrão (com uma entrevista inédita de Castanheira, José Pedro) (2016), **Roque Choi. Um homem dois sistemas (Apontamentos para uma biografia)**, Lisboa, Livros do Oriente, p. 221, photographies noir et blanc, index.

<sup>32</sup> Almeida, Hélder Tadeu de (2015), **Na fronteira de Timor**, Lisboa, Âncora Editora, pp. 239, photographies noir et blanc.

<sup>33</sup> Creus Boixaderas, Jacint & Lefebvre, Jean Marc & Nerin, Gustau & Pijning, Ernst & Wulf, Valérie de (2015), **La Guinée équatoriale aux Archives nationales (XVIII<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles)**, Paris, L'Harmattan, p. 167, reproductions de cartes anciennes noir et blanc.

déjà le premier guide sur l'Erythrée, la Corée du Nord de la Corne de l'Afrique, et une mise à jour (2<sup>ème</sup> édition) du meilleur guide sur les provinces les plus maltraitées de l'Angola. Un miracle en Guinée hispanophone? Nous pensions, dans notre suffisance, que le seul miracle que le pays avait jamais produit était son premier président, Francisco Macías Nguema, de sanglante mémoire (1968-1979). Erreur profonde de notre part! Pour avoir été l'auteur du premier livre de voyage en français (René Pélissier, *Don Quichotte en Afrique: Voyages à la fin de l'empire espagnol*, Editions Pélissier, 1992, 78630 Orgeval, France) sur le pays, et un autre sur sa situation politique à l'époque (années 1960-70), nous estimions connaître le pays. En fait, après avoir «épluché» toutes les pages d'**Equatorial Guinea**<sup>34</sup> d'Oscar Scafidi, nous en sommes arrivé à la conclusion que l'auteur nous parle d'un pays méconnaissable, cinquante ans après notre passage à Fernando Poo et au Rio Muni. Pesons nos mots : avoir réuni autant d'informations précises, actualisées, impeccables et introuvables ailleurs sur l'un des pays africains les plus bouleversés par des régimes délirants, cela tient du miracle. C'est une encyclopédie et un topoguide pour touristes aventuriers et hommes d'affaires à l'affût de la moindre occasion de profit. Vous voulez entrer par Ebebiyín? Il y a maintenant deux hôtels de luxe, là où en 1967 l'on voulait nous vendre un singe déjà faisandé pour «nourrir une famille pendant trois jours» disait le jeune chasseur qui l'avait tué. Et je suis reparti, piteux, vers Bata en faisant de l'autostop nocturne dans un camion espagnol par une piste frontalière dangereuse en raison des trous et des fondrières qui lui tenaient lieu de bitume.

Plus désarmant encore, en pleine jungle du Rio Muni, traversée autrefois par quelques gorilles ou éléphants en maraude, se construit sous les yeux de l'A. une nouvelle capitale centrale (c'est plus sûr en cas de coup d'Etat) à Oyala, avec un zoo, un Palais présidentiel, un cimetière et une université américaine. Il y a de quoi décourager les historiens experts ou le prétendant. Bref, nous doutons qu'avec la réputation que traîne le pays à l'extérieur l'on assiste à une ruée des touristes à la seule lecture du guide, mais en le composant Scafidi a abattu – en réaliste et sans propagande naïve – les murailles d'ignorance qui entourent traditionnellement ce qui fut la dernière colonie tropicale de Franco. La population reste indigente, mais le réseau routier est devenu le meilleur d'Afrique centrale. Si on l'entretient. A titre comparatif, nous fournirons pour conclure une vision rétrospective de ce que furent deux embryons d'empires coloniaux indécis ou plutôt de protocolonisations scandinaves sous les tropiques atlantiques: **Ports of Globalisation, Places of Creolisation**<sup>35</sup>. On n'a jamais publié autant de livres sur ces anciennes dépendances (longtemps «oubliées»), depuis que les tiers-mondistes du Nord de l'Europe se sont aperçus que leurs ancêtres n'avaient pas été meilleurs que ceux des autres puissances traditionnellement accusées d'avoir été colonialistes et esclavagistes. L'essor des études afro-américaines et africanistes aux Etats-Unis, depuis quelques décennies, a déclenché une remise en cause de ce qui passait pour un simple égarement exotique, sans conséquences sur le cours de l'histoire danoise, norvégienne, suédoise et même finlandaise (par contrecoup). Il est maintenant quand même étonnant qu'un professeur d'université en Finlande consacre un volume tout entier aux anciennes «présences» danoises sur la Côte de l'Or et dans les Antilles, et à la minuscule île suédoise (1784-1878) de Saint-Barthélemy également. Donc, Holger Weiss (éditeur de l'ouvrage) et sept autres universitaires scandinaves examinent à la loupe l'histoire de trois villages africains autour des forts européens à Elmina, Cape Coast et Accra et les trouvent créolisés par le contact avec les négriers. On croyait que le terme était

<sup>34</sup> Scafidi, Oscar (2015), **Equatorial Guinea. The Bradt Travel Guide**, Chalfont St Peter (Angleterre), Bradt, pp. VII-240 + 8 pages de planches photos et cartes couleur, plans et photographies noir et blanc, index.

<sup>35</sup> Weiss, Holger (ed.) (2015), **Ports of Globalisation, Places of Creolisation. Nordic Possessions in the Atlantic World during the Era of the Slave Trade**, Leiden, Brill, pp. XI-315, illustrations noir et blanc et couleur, index.

essentiellement antillais ou tout au moins lié ailleurs à la plantation de canne à sucre et aux esclaves importés. C'est fascinant d'apprendre le contraire. D'autres de ces contributions portent sur la stratégie des échanges du Danemark avec ses fournisseurs africains, la vie des plantations dans les Iles Vierges, le traitement des esclaves, le travail forcé, les droits des créoles et affranchis au XIX<sup>e</sup> siècle, l'ambivalence des missionnaires protestants, les aspirations politiques des élites antillaises (autonomie, indépendance?), la répression de la magie dans les îles et, encore plus innovant, la justice suédoise applicable aux esclaves et affranchis à St-Barthélemy. Si les études relatives aux trois îles ex-danoises bénéficient déjà de spécialistes – généralement américains ou scandinaves dénonçant le statut accordé aux Africains et à leurs descendants –, le peuplement blanc local actuel à St-Barthélemy, qui est presque totalement francophone et français, tend à minimiser l'importance et les effectifs des esclaves dans un îlot n'ayant pratiquement pas connu la plantation. Cette hyperspécialisation historiographique et cet engouement subit s'expliquent facilement si l'on se rappelle que ces possessions ex-scandinaves, peu étendues et peu peuplées, se prêtent à de multiples micro-monographies par une trentaine(?) de chercheurs, alors que dans un empire aussi étendu que le fut le portugais, il n'y aurait tout simplement pas de postes et de carrières ouvertes à des centaines ou milliers(?) d'étudiants qui auraient l'audace de se lancer dans de telles recherches ultramarines avec l'espoir d'en vivre décemment, diplôme en poche. En dernière analyse, ce livre très pointu s'adresse à un public averti de ces questions et ayant l'habitude de regarder au-delà de ses horizons nationaux. Il est et sera utile dans son originalité et comble une partie du désintérêt que l'histoire scandinave tropicale suscite généralement au-delà de l'Europe septentrionale. Accessoirement, son révisionnisme historiographique a un rôle à jouer dans les débats que l'immigration, récente mais accélérée, suscite dans ces quatre pays qui avaient voulu oublier que leurs liens avec les sociétés tropicales ont des racines anciennes, bien que fragiles et ténues.